

Etienne Klein
Retour de vol ZERO-G
Résidence de recherche en impesanteur de l'Observatoire de l'Espace

Me voici enfin revêtu de ma belle combinaison bleue. Elle me donne d'emblée l'impression de faire partie de quelque équipage prestigieux. J'ai la mine tantôt joyeuse, car le grand jour est arrivé, tantôt grave, car je sens sans trop exagérer que ce vol ZERO-G va couper ma vie en deux : il y aura eu *l'avant* et il y aura *l'après*.

Je fais la connaissance de celles et ceux avec qui j'embarquerai dans l'Airbus de *NoveSpace* et qui réaliseront pendant le vol toutes sortes d'expériences astucieuses et fascinantes. Nous discutons ou nous contentons d'échanger un simple sourire. L'idée de partir pour une même aventure, d'aller ensemble « nous faire voir ailleurs », distille manifestement une connivence immédiate.

Je repense au sujet qui m'intéresse : comment dire avec des mots l'expérience de la chute libre, qui, alors qu'elle n'était pour lui que « de pensée », avait mis Albert Einstein sur la voie d'une nouvelle théorie de la gravitation (la théorie de la relativité générale) ? Quel est le rôle et quelle est la part que joue la gravitation dans la perception que nous avons de notre propre corps : faut-il se sentir *pesant* pour pleinement éprouver son *incarnation* ? Et que devient la conscience de soi lorsque plus rien n'est grave ?

Je ne suis pas vierge de tout *a priori* : j'ai toujours considéré, sans avoir d'autres preuves que le sport ou la maladie, que la manière de mettre à l'épreuve son propre corps, de le sentir *être* en diverses situations, a des effets directs sur la manière de s'éprouver soi-même. Pour le dire autrement, la sensation physique m'a toujours semblé être un élément fondateur de la conscience de soi. À mes yeux, il existe bel et bien ce que j'appellerais un « esprit du corps » qui procède d'une sorte d'interaction, difficile à caractériser car elle dépend des circonstances, entre le corps et l'esprit.

Il est des situations, notamment lorsqu'on est blessé ou souffrant, où notre propre corps nous apparaît comme un étranger récalcitrant, une entité indifférente et sourde aux supplications de notre âme. Marcel Proust est sans doute celui qui, dans *Du côté de Guermantes*, les a le mieux décrites : « Nous nous rendons parfois compte que nous ne vivons pas seuls, mais enchaînés à un être différent, dont des abîmes nous séparent, qui ne nous connaît pas et duquel il est impossible de nous faire comprendre : notre corps. [...] Demander pitié à notre corps, c'est discourir devant une pieuvre, pour qui nos paroles ne peuvent avoir plus de sens que le bruit de l'eau, et avec laquelle nous serions épouvantés d'être condamnés à vivre. »

Mais il est d'autres situations où, au contraire, le corps et l'esprit semblent si bellement « intriqués », si bien associés l'un à l'autre, qu'ils fabriquent ensemble ce qu'on appelle, à juste titre, des « états de grâce ».

Affaire d'expérience personnelle, sans doute même universelle : j'ai la conviction que nous sommes bel et bien « parlés » par tous les gestes, tous les mouvements et toutes les expériences de notre corps : les activités physiques, de quelque nature qu'elles soient, aussi bien que les bonheurs et les souffrances du corps, nous transforment en une espèce de verbiage plus subtil qu'on le croit, de langage justement dit « corporel » qui exprime une part essentielle de notre personnalité. Je ne peux toutefois pas exclure que ces considérations d'avant vol ZERO-G soient sans véritable fondement, ou n'ait de valeur que contextuelle : « Le corps est souche, m'avait dit un jour Michel Serres. On peut écrire sur lui n'importe quoi. » Alors, la question que je me pose en ce matin du 30 septembre 2021, au pied de notre avion, est celle-ci : comment entendrions-nous toutes les phrases que je viens d'écrire si nous n'avions jamais vécu qu'en impesanteur ? Parviendrions-nous seulement à comprendre leur sens ? On peut en effet imaginer que, dès l'origine, notre langage a été lui-même incurvé et déformé par la pesanteur terrestre, au point que sa structure même la traduirait de façon implicite. En d'autres termes, se pourrait-il que, si nous n'avions pas fait l'expérience permanente de la gravité, nous aurions parlé autrement, dans une langue non polarisée par la sensation ininterrompue d'être pesant ?

Lorsque nous sommes en impesanteur, nous ne sentons certes pas notre poids, *dixit* Einstein reprenant à sa façon Galilée, mais sentons-nous encore notre propre corps ? Je veux dire : le percevons-nous encore comme « solidaire de nous-même » ou nous apparaît-il alors, en une certaine façon, simplement « périphérique », comme en orbite autour de notre *moi* ?

Voici que nous effectuons les premières paraboles. Les phases de montée de l'avion et l'hyper-gravité qu'elles engendrent me surprennent chaque fois : alors que je m'attendais à éprouver un simple « appesantissement », je me sens littéralement écrasé. Je reste collé à mon siège, sans bouger la tête ainsi qu'on me l'a recommandé : il s'agit d'habituer le corps à ce qu'il n'a jamais connu et de faire en sorte que, la scopolamine aidant, il n'aille pas faire des siennes en cherchant à expulser tout ou partie du petit-déjeuner. Que c'est étrange ! Même mon cœur semble s'être d'un coup affaissé d'un cran et pendant quelques dizaines de secondes, c'est tout mon corps qui fait profil bas, au sens propre comme au sens figuré.

Mais lors des descentes, donc en impesanteur, les mouvements m'apparaissent doux, libres, merveilleusement inertiels. La dynamique propre des choses est comme ralentie : tout se met à flotter d'une façon libre et éthérée, et cette sorte de danse calme est psychiquement contagieuse : l'esprit ressent comme une grande paix intérieure. Quel paradoxe de ne plus sentir son poids alors qu'on subit de plein fouet la gravitation ! D'avoir une masse devenue non pesante !

Après la troisième parabole, je défais ma ceinture et me lève. J'ai bien l'intention de m'employer à « faire danser l'anatomie humaine de haut en bas et de bas en haut », pour parler comme Antonin Artaud dans *Le Théâtre de la cruauté*. Durant les phases de montée successives, je me livre donc à toutes sortes d'exercices physiques. Je soulève lentement mes bras devant moi : ils pèsent un âne mort, de sorte que l'exercice ressemble à une séance de musculation sans altères. Je fais des pompes, mais m'interromps dès la cinquième tant il est difficile de supporter à bout de bras deux ou trois fois son propre poids. Je chante, et découvre aussitôt que cela représente un exercice violemment musculaire tant la mâchoire inférieure rechigne à remonter après qu'on a ouvert la bouche : de prime abord, l'hyper-gravité ne me paraît pas être la meilleure amie de l'élocution. Je tente de marcher et y parviens sans trop de difficultés après une courte phase d'adaptation, mais plutôt que de marcher, j'ai l'impression de gravir une pente raide. Au passage, je note pour la première fois, alors même que je pratique l'alpinisme, le lien phonétique entre le verbe *gravir* et le mot *gravitation*. Il est si vrai qu'on se sent plus lourd lorsque l'on grimpe... Je constate également que l'hyper-gravité dilate les durées perçues, comme si la démultiplication des *g* avait pour effet de ralentir le passage du temps : lui aussi semble s'appesantir.

Dans les phases de descente, au contraire, tout devient léger, et pour cause : la gravitation est provisoirement mise *hors du spectacle*. Il y a une authentique grâce de l'impesanteur, une sérénité diffuse engendrée par l'impondérabilité, de sorte qu'à mesure que les paraboles s'enchaînent, je comprends de mieux en mieux le sens de cette phrase de Paul Claudel : « Les ailes nous manquent, mais nous n'avons pas peur de tomber. »

Inutile, alors, de tenter de faire des pompes. Pousser sur ses bras, c'est se propulser direct au plafond. Mais c'est avec délice que je peux enchaîner les saltos : la gymnastique n'est plus un sport, seulement une façon tranquille de jouer avec l'économie du principe d'inertie et l'isotropie de l'espace. Et je peux lire mon carnet sans le tenir dans les mains.

Contrairement à ce que je pensais initialement, l'absence de poids n'annule pas la sensation d'avoir un corps : mes mains, mes bras, mes jambes, mes pieds me semblent tout autant m'appartenir que d'ordinaire. Je demeure parfaitement uni à eux. En somme, plus la gravité est forte, plus on a la sensation physique d'avoir un corps, mais cette sensation ne disparaît pas quand la pesanteur s'estompe.

À la descente de l'avion, j'observe que tous les visages sont radieux. Serait-ce le signe que la valeur du champ de gravitation terrestre n'est pas celle où l'existence est, sinon la meilleure, du moins la plus gracieuse ?